

BRÉSIL - La « Jérusalem aux murs de pisé » : retour sur les événements de Canudos, première partie

Robert M. Levine

jeudi 11 septembre 2014, mis en ligne par [Dial](#)

Robert M. Levine (1941-2003) était un historien états-unien, professeur à l'Université de Miami. Son livre Vale of Tears [« Vallée de larmes »] [1] a pour objet la guerre de Canudos (1896-1897) qui s'est achevée par le massacre des habitants de la ville, une colonie de l'arrière-pays du sertão brésilien fondée par Antônio Conselheiro, prêcheur laïque charismatique. Il a consacré aussi plusieurs articles au même sujet, dont celui-ci, publié d'abord en anglais dans The Hispanic American Historical Review [2] qui retrace avec précision les événements en revenant d'abord sur la vie d'Antônio Conselheiro et de la ville de Canudos avant le début de la guerre [3] Pour resituer plus facilement l'épisode dans le contexte brésilien de l'époque, il est utile de rappeler quelques détails de l'histoire du pays.

En 1807, l'invasion du Portugal par Napoléon conduit le régent Jean VI à quitter le pays pour s'installer à Rio, au Brésil, où il restera jusqu'en 1821, confiant alors à son fils Dom Pedro la fonction de régent. Le parlement décida de rendre au Brésil son statut de simple colonie et rappela Dom Pedro au Portugal mais celui-ci refusa de s'y rendre et, soutenu par les élites locales, proclama l'indépendance du Brésil dont il fut déclaré empereur en 1822 sous le nom de Pierre I^{er}. En 1825, le Portugal reconnaît l'indépendance du Brésil mais, très contesté, Pierre I^{er} doit abdiquer en 1831 et cède le trône à son fils Pierre II, alors âgé de 5 ans. Un peu moins de 60 ans plus tard, en 1889, l'armée renverse l'empereur Pierre II et la République est proclamée. La fondation de Canudos, sur le site d'une ferme abandonnée a lieu en 1893, soit juste 4 ans après le début de la République.

Ce texte, dont la [seconde partie](#) est publiée dans le numéro d'[octobre](#) prend sa place dans la série de textes publiés sur le thème de la [révolte](#). Il est intéressant de noter qu'à Canudos, comme pour les [cimarrons dans le Panama du seizième siècle](#) et à la différence de la [rébellion de Túpac Amaru](#) dans le Pérou du dix-huitième siècle, la lutte les armes à la main ne vient que dans un second temps. Les femmes et les hommes rassemblés autour d'Antônio Conselheiro s'attellent d'abord à la construction de leur ville et se consacrent aux exigences de la vie quotidienne collective et individuelle, faisant de Canudos un havre de paix à la marge des pouvoirs séculiers et religieux, alors que le Nordeste, déjà aride, avait été ravagé par des sécheresses répétées.

Le développement et la chute de la ville sainte de Belo Monte, à Canudos (1893-97), dans l'arrière-pays du nord-est brésilien, ont constitué un traumatisme pour la nouvelle République et fait voler en éclats la façade d'harmonieux progrès national. La colonie fut fondée, pour devenir un saint refuge, sur les lieux d'une ferme abandonnée au cœur du sertão reculé de Bahia par Antônio Conselheiro, prêcheur laïque charismatique qui se consacrait à reconstruire églises et cimetières. Elle se développa presque du jour au lendemain pour compter bientôt plus de 5 000 huttes recouvertes de tuiles en terre cuite et disséminées au creux d'un cercle de collines et de petites montagnes. En 1896, sa population s'était accrue au point de

former le plus grand centre urbain de l'État après Salvador, la capitale, située à 700 kilomètres de distance. À la fin de 1897, Canudos fut écrasée au terme d'une guerre d'un an menée par le gouvernement brésilien pour détruire la colonie et son chef redoutée. [4]



On voit souvent dans les mouvements populaires l'expression collective d'une demande de transformation sociale, ou une résistance collective à des changements déjà survenus. D'une certaine façon, ces deux visions des choses sont utiles dans le cas de Canudos. Selon moi, pourtant, le mieux, pour comprendre les événements de Canudos, est de se placer dans le contexte culturel de la population rurale [5]. Une telle approche met l'accent sur la composition des acteurs des couches populaires à Canudos et sur le rôle du chef du mouvement, qui est vu moins comme un fanatique dément que comme un laïc catholique orthodoxe très attaché à la justice sociale et opposé à l'esclavage.

La « rébellion » de Canudos a marqué la République d'une trace indélébile. Devenue un symbole du conflit entre le « progrès » urbain et l'« arriération » rurale dans les premières années de la République, elle a été fréquemment rappelée à nos mémoires, souvent avec des accents romantiques. On en doit à Euclides da Cunha un récit fondateur intitulé *Os sertões* [6], paru en 1902 [7]. Ce texte, considéré comme un symbole de la maturité intellectuelle atteinte par le Brésil, a acquis la valeur d'un texte sacré, ce qui par suite rendu son interprétation de Canudos quasiment intouchable. Da Cunha entremêle une description passionnée des événements, empreinte par l'angoisse ressentie devant ce qu'il avait pu voir en tant que citadin du sud et correspondant de guerre, et une forte ambivalence quant à la nature de la paysannerie fanatique du Brésil profond, la question nationale- raciale dans le pays et la lutte tenace des paysans pour préserver leur vie [8].

Da Cunha proclama à ses concitoyens que Canudos fut « notre Vendée » [9]. Sensible aux souffrances dont il avait été témoin lors des derniers assauts des militaires contre Canudos et à la brutalité manifestée de part et d'autre, da Cunha exprime dans son récit sa vision dualiste d'une société brésilienne irrévocablement divisée entre le primitivisme archaïque de la campagne profonde et la culture progressiste des villes côtières. Il était très ambivalent : il respectait au plus haut point la ténacité des ruraux mais il les considérait racialement comme des dégénérés. Son positivisme foncier le conduisit à penser que la République était menacée par la résistance obstinée de Conselheiro à la modernité et, entre autres, par sa nostalgie de la monarchie. Consternés à la fois par le factionnalisme militaire et les complots monarchistes qui avaient suivi l'avènement de la République, par les luttes intestines entre États

et par une grave dépression économique au début des années 1890, da Cunha et d'autres personnes appartenant à la même école de pensée voyaient dans Canudos un défi au nouveau gouvernement civil dans la capitale fédérale et une menace pour la nation même.

Les chroniqueurs qui ont décrit et étudié Canudos évoquent l'existence de facteurs primitifs et même psychotiques pour expliquer la création de ce lieu de refuge. Ils ont peint un portrait plus grand que nature de Conselheiro, comme ce fut le cas pour les rumeurs de sa sainteté parvenues aux paysans de l'arrière-pays, comme pour sa réputation de menace antisociale pour la République parvenue à l'élite dominante de la région. Canudos est entré dans la conscience brésilienne comme un symbole des pulsions primitives de paysans racialement mélangés et manipulés par un faux messie. Mais ce qui peut être reconstitué à partir de ce que l'on connaît de la vie et de la carrière de Conselheiro entre le moment où il s'est imposé comme un saint itinérant et celui de sa mort et de la destruction de sa ville sainte fait apparaître non pas un mouvement irréfléchi, malveillant et antisocial de religieux déviants mais l'histoire d'une colonie de migrants ruraux pleine d'espoir et innocente, ni apocalyptique ni maléfique. Canudos ne fut ni plus ni moins, pour citer E. P. Thompson, que « l'expression institutionnelle de relations sociales ». Ce retour sur les événements tragiques survenus dans la « Jérusalem aux murs de pisés » a précisément pour objet d'examiner ces relations.

Plusieurs aspects nouveaux se dégagent d'un réexamen des données historiques [10]. En 20 ans d'errance dans l'arrière-pays du Nordeste jusqu'à la mi-1893 et, dans la plupart des cas jusqu'à la destruction de Canudos même, Antonio Conselheiro a rempli la fonction de missionnaire laïque dévoué qui mettait en garde contre la désobéissance civile et religieuse. Ses adeptes n'étaient pas des primitifs incontrôlés aveuglés par le fanatisme religieux, ainsi que l'ont écrit des chroniqueurs, mais ils formaient une communauté hétérogène composée d'esclaves émancipés (*crioulos*), de mamelouks métis de parents colons et Indiens, de paysans, d'hommes et de femmes venus de petites villes et d'autres centres urbains, dont certains étaient même liés par des liens familiaux avec les réseaux des élites de la côte. La colonie était très peuplée, surtout pour l'arrière-pays, mais était probablement plus près des 15 000 ou 20 000 habitants que des 25 000 et même 30 000 souvent évoqués. Les paysans formaient la majorité. Il s'agissait principalement de *caboclos*, des métis du Nordeste de parents noirs, indiens ou blancs, même si les habitants de Canudos représentaient un spectre socioethnique beaucoup plus vaste que ce que l'on croit habituellement [11]. Pour les observateurs extérieurs, ils étaient tous des *jagunços*, ainsi qu'on appelait traditionnellement les cowboys de l'arrière-pays pour les distinguer des agriculteurs de la côte. Après les événements de Canudos, le terme *jagunço* a pris une connotation péjorative et le sens de *cangaceiro*, hors-la-loi — une des nombreuses formes sous lesquelles Canudos s'est enfoui dans l'inconscient national.

La décision de neutraliser puis de détruire Canudos résulte d'une conjonction de facteurs tous liés à une réaction excessive de l'État, de la région et du pays provoquée par l'instabilité de la nouvelle République. Les patrons des campagnes, les *coronéis*, se sont sentis naturellement menacés par l'ascendant croissant de Conselheiro sur les habitants du sertão. En outre, bien qu'ouvertement accepté, voire bien reçu, par de nombreux prêtres locaux, dont certains étaient aussi commerçants, Conselheiro faisait de l'ombre à la hiérarchie épiscopale. La principale raison venait du fait qu'à la fin du XIX^e siècle la Rome ultramontaine exerçait des pressions sur les évêques pour qu'ils reprennent en main les paroisses qui, depuis des décennies et pas seulement dans le cas de Conselheiro au cœur du Nordeste rural, affichaient leur indépendance et agissaient avec zèle. L'expression très forte de la foi religieuse que les profanes qualifiaient de « mystique » et de « fanatique » constituait un prolongement du renouveau spirituel entamé au cours des années 1860 chez les laïcs et dans le clergé rural.

Fait peu connu, beaucoup d'habitants de Canudos prirent la fuite lorsque les combats se sont intensifiés. Quelques survivants de sexe masculin échappèrent à l'exécution, et plus de 100 femmes et enfants furent transportés à Salvador puis réunis avec des membres de leur famille ou pris en charge sous l'égide d'un comité de dirigeants locaux. Néanmoins, Canudos a provoqué un traumatisme à l'origine d'interrogations profondes sur l'identité nationale et la composition raciale du Brésil. Derrière la façade de l'optimisme bravache de l'époque, le fait est que le système représentatif de gouvernement reposait sur une population dont 85% étaient analphabètes et dont la plupart vivait dans la misère [12]. Dans ces circonstances, la tentative des croyants de Canudos de vivre ensemble hors du contrôle du monde

institutionnel menaçant du Brésil républicain fit naître de réelles craintes quant à la capacité de survie de la République, même si elle ne constituait en fait que l'un des nombreux « troubles » et soulèvements populaires ayant marqué l'histoire du Brésil [13]. La principale leçon à tirer de l'épisode de Canudos est peut-être qu'il confirma les élites dans leur déterminisme biologique rigide et leur peur latente des classes populaires rurales ; il révèle aussi la fragilité de la Première République et les brutales extrémités auxquelles ses officiers étaient prêts à recourir pour mater la discorde.

Antônio Conselheiro avant son installation à Canudos

Antônio Vicente Mendes Maciel naît en 1828 dans le sertão, à Santo Antônio de Quixeramobim, dans l'État du Ceará. Son père, Vicente, est un homme d'affaires prospère et propriétaire de plusieurs « demeures » sur la place de Quixeramobim. Le garçon, couleur café (*moreno*), compte peut-être des ancêtres indiens calabaca, et les observateurs le décrivent comme un jeune au teint pâle, car il passe le plus gros de son temps à l'intérieur, travaillant au service de son père. De courte taille et osseux, il possède des yeux noirs et un nez aquilin, ainsi que de petites mains et de petits pieds. Enfant, il est inscrit dans une école sous l'autorité du professeur Manuel Antônio Ferreira Nobre et apprend le portugais, le français et le latin. Certains de ses camarades feront ensuite partie de l'élite de la région — avec notamment le major Eufrásio Nogueira, chef de la police de Quixeramobim, et João Brígido dos Santos, journaliste, avocat et polémiste [14]. Le clan Mendes Maciel était une « bonne famille », pour reprendre une expression de l'époque, et faisait partie des « classes conservatrices », sans être particulièrement aisé. Les membres du clan qui vivent dans l'arrière-pays entre Quixeramobim et Tamboril sont engagés depuis 1833 dans une guerre fratricide avec les Araújo plus puissants et plus riches, et le grand-père d'Antônio a été l'un des Maciel arrêtés pour avoir participé à cette querelle et lynchés alors qu'ils étaient détenus par la police. D'après ce que l'on sait, Antônio Mendes Maciel n'a jamais participé aux hostilités.

Sa mère, Maria Joaquina de Nascimento, est morte alors qu'il avait six ans, et son père, décrit dans les mémoires de João Brígido (rédigés avant qu'Antônio ne devienne connu) comme un homme « à moitié visionnaire et iconoclaste » est décédé lorsque son fils aîné était âgé de 26 ans. Vicente était alcoolique et agressif au point de se montrer violent, même envers sa femme quand elle était en vie. Sa mort en 1855 fait suite à un déclin progressif de la situation économique familiale, déclin aggravé par une spéculation excessive [15]. Antônio, qui se retrouve avec trois sœurs non mariées à charge, a hérité de peu de choses ; la plupart des actifs figurant dans la succession de son père ont servi à éponger les dettes. Il reprend alors les affaires de son père et souscrit une hypothèque pour rembourser les prêts en cours. Il épousera en 1857 une cousine de Quixeramobim, Brasilina Laurentina de Lima, connue pour son caractère difficile et pugnace. Toujours endetté, Antônio liquidera l'affaire pour devenir tuteur en portugais, arithmétique et géométrie dans une fazenda [16] voisine. En 1859, il travaille comme employé de commerce, avant d'ouvrir une première mercerie à Tamboril et une seconde à Campo Grande. Les deux feront faillite.

Pour gagner sa vie, Antônio a pris un emploi de *requerente* (une sorte d'avocat sans licence), à qui le *foro* (tribunal) d'Ipu confiait des affaires simples. Sa femme le quitte alors pour un sergent de la milice de Ceará, João de Melo, qu'elle a quitté quelques années plus tard, vivant ensuite de la mendicité dans les rues de Sobral, avant de tomber dans la folie et de mourir. La situation financière et sans doute aussi l'état émotionnel de Maciel ont continué de se dégrader, malgré les efforts déployés pour retrouver sa position sociale à l'intérieur du système, et non à sa marge, allant même jusqu'à occuper un emploi de voyageur de commerce. On ne sait rien de plus sur cette période de sa vie [17]. On retrouve Antônio au début des années 1870, sillonnant l'arrière-pays du sud de Ceará puis errant dans les régions arides de Bahia, Pernambouc et Sergipe, dans un état « cadavérique », devenu pèlerin pénitent. Marchant de village en village, il demande qu'on l'autorise à restaurer églises et cimetières tombés en décrépitude. Il lui arrive aussi de concevoir et construire de petits réservoirs, des chapelles et même de petites églises, aidés par des paroissiens locaux travaillant bénévolement et par des disciples prêts à le suivre. Son premier travail dont on a conservé la trace a consisté à rebâtir la chapelle Rainha dos Anjos à Itapicurú (Bahia) en 1874 [18].

Antônio a embrassé un catholicisme austère, caractérisé par une spiritualité sombre et un message de

pieuse responsabilité. Sa foi inébranlable n'a jamais été contestée ; pour ceux qui l'ont rencontré, il inspirait « une crainte pénétrante et inextinguible ». Il était en effet un orateur fascinant : selon un survivant de Canudos, lorsqu'il prononçait un sermon, « son auditoire se sentait transporté dans les nuages » [19]. Certes, des analystes ont *a posteriori* critiqué son attachement à la frugalité et à la rédemption par la pénitence, la qualifiant de qualifié de catholicisme « primitif » ou de « folklore » rural, aucun indice ne suggère cependant qu'il soutenait l'hérésie ni même qu'il transgressait de manière notable les préceptes catholiques courants dans la région. Certaines de ses prophéties étaient énigmatiques, mais il parlait principalement de choses qui touchaient à la vie et aux préoccupations du peuple de l'arrière-pays – les dettes, la moralité, le gouvernement, et la destinée individuelle. Dans la lignée des traditions laïques du Nordeste antérieures à l'activité de Conselheiro, quelques dizaines de *beatos* (disciples) se sont joints à lui pour sillonner les chemins poussiéreux du sertão. Certaines des femmes avaient auparavant été prostituées [20]. Les observateurs remarquèrent ses habits de pèlerin, son air sévère et austère et son désintéret pour les biens terrestres. Il ne dormait que quelques heures par nuit, habituellement à même le sol et sans couverture. On le disait particulièrement bon avec les victimes de méfaits politiques et de l'arbitraire de la police [21]. Sa réputation s'est amplifiée avec le temps et il a renforcé son rôle de « conseiller », permettant à des hommes, des femmes et des enfants de gagner les rangs de ses pèlerins pour aller vers la terre promise qu'il leur décrivait. La plupart de ceux qui abandonnèrent leurs misérables huttes étaient des paysans qui avaient peu à perdre, mais leur migration vers de nouveaux territoires reste matière à réflexion car peu de paysans quittaient définitivement leur lieu de naissance, sauf en cas d'impérieuse nécessité. On sait que tous ses adeptes n'étaient pas pauvres et n'avaient pas le teint foncé : on trouvait parmi eux des femmes « blanches » de « bonne famille », dont certaines amenèrent avec elles de l'argent, des bijoux ou d'autres objets de valeur [22].

L'évolution des noms sous lesquels Conselheiro a été connu ne manque pas d'intérêt. Enfant, il s'appelait Antônio Vicente et, jeune adulte, Maciel. Au commencement de son ministère laïque, on le connaissait sous le nom d'*irmão* (frère) Antonio, puis ce fut sous divers patronymes : Antônio dos Mares, Santo Antônio dos Mares, Santo Antônio Aparecido, et enfin Antônio Conselheiro. Au milieu des années 1870, on l'appelait Conselheiro, ce qui signifiait que l'on voyait en lui non seulement un *beato* mais un conseiller avisé, titre du XIX^e siècle auquel parvenaient peu de religieux des campagnes. Les *beatos* faisaient l'aumône pour les pauvres, tandis que les *conselheiros* prêchaient et dispensaient des conseils. Les uns et les autres étaient monnaie courante dans la région et ne pouvaient donc pas se recruter uniquement dans le clergé séculier ou régulier.

Maciel s'est engagé dans une voie ouverte par d'autres. L'activité de reconstruction d'églises, de chapelles et de cimetières relevait d'une politique de l'église clairement énoncée et introduite dans la région durant les années 1860 pour améliorer l'état du patrimoine ecclésiastique et pour rapprocher l'église des classes populaires. José Maria de Ibiapina, né dans le Ceará, avait voyagé comme missionnaire itinérant à travers l'arrière-pays entre 1862 et 1883, fondant des *casas de caridade*, institutions qui servaient d'orphelinats pour les filles abandonnées, d'abris pour les fugueurs, et d'écoles pour les filles des marchands et des propriétaires terriens. Il défendait le rôle joué par les catholiques laïques dans une région où le clergé était peu présent, exerçant une influence directe sur Conselheiro [23]. On pourrait citer également le *conselheiro* Guedes, dans le Pernambouc, vêtu en habit de carmélite et père de dix enfants qui l'accompagnaient dans ses pérégrinations, et le *conselheiro* Francisco, « jovial *cabra* » (mulâtre) qui aida à la construction d'une église à Cumbe près de Canudos, et qui venait à Canudos toutes les deux semaines pour dire la messe. Autre exemple encore plus connu, Cícero Romão Batista, qui après avoir exercé la charge d'aumônier de manière parfaitement traditionnelle entre 1872 et 1889 dans la vallée de Cariri (Ceará), dévia de l'orthodoxie après avoir participé à un prétendu miracle par lequel l'hostie administrée à une *beata* de Joaseiro se serait transformée en sang du Christ. Ralph della Cava note que d'autres prêtres que le Padre Cícero exploitèrent l'événement après en avoir fait la publicité, en organisant dans tout le Nordeste des pèlerinages sur les lieux. Lorsque Antônio Conselheiro fonda sa ville sainte à Canudos, des centaines de pèlerins s'étaient établis dans la vallée de Cariri, à Joaseiro, autre ville sainte qui vécut plus de 50 ans bien que Cícero ait été suspendu de la prêtrise en 1892 [24]

Contrairement au Padre Cícero, qui ne s'opposait pas à ce que d'autres diffusent son miracle et qui s'était habilement constitué des alliés politiques ainsi qu'un groupe d'adeptes, Maciel cultiva la modestie. Il lui

arrivait souvent de réprimander des pénitents qui s'agenouillaient devant lui, en leur déclarant : « Je suis un Maciel par le nom et un Conselheiro [uniquement] de cœur. » Il autorisait les curieux à le suivre partout et ne les dissuadait pas de s'adresser à lui en l'appelant « mon père ». Il commençait souvent ses discours par quelques mots de latin, ce qui avait pour effet de mystifier son auditoire et d'asseoir son autorité. Parfois, il s'immobilisait de longue minutes, comme frappé d'extase. Selon des témoins, il « avait tout du saint, du prophète » [25]. Quelquefois, aussi, des missionnaires envoyés d'Europe par l'église se joignaient à lui dans son pèlerinage. Il organisait des réunions de prière (*orações*) et prononçait des sermons, jamais dans les églises mais à l'extérieur, sur la place publique. Il soulevait son auditoire contre la franc-maçonnerie, le protestantisme et la laïcité, et il lui arrivait de déclamer contre l'esclavage.

La première référence connue à Conselheiro a paru en 1874 dans un quotidien du nom de *O Rabudo*, à Estância, Sergipe. Dans cet article, qui occupait la moitié des quatre pages de l'hebdomadaire, l'auteur se moquait de Maciel, laissant entendre que sa tenue de pénitent signifiait qu'il avait commis un crime quelconque ou qu'il fuyait la justice [26]. Deux ans plus tard, la presse de Bahia faisait mention du personnage, le décrivant comme un ascète « exerçant une grande influence sur nos... paysans ignorants et simples des classes populaires » [27]. Dans les grandes villes, des membres du clergé commençaient également à critiquer son comportement, au sein de leur communauté et, parfois, auprès du chef de police provincial. Une histoire court selon laquelle, en l'absence du vicaire de Natuba, dans la province de Bahia, Conselheiro entreprit de ramasser des pierres pour reconstruire l'église. Mais, à son retour, le vicaire ordonna d'arrêter les travaux parce qu'il n'avait pas été consulté et que Conselheiro avait « pris » des pierres qui ne lui appartenaient pas. Conselheiro quitta alors la ville et l'église resta inachevée [28].

Quant il s'adressait à la population rurale du Nordeste, Conselheiro évoquait l'appel mystique du roi Sébastien du Portugal, mort en 1578 lors d'une bataille livrée en Afrique contre les Maures, et adoré comme un saint dont le retour sur terre en pleine gloire accompagné de ses armées annoncerait la Seconde venue du Christ. Beaucoup plus que sur la côte, le sébastianisme était profondément enraciné dans la religion populaire du sertão. Un important mouvement sébastianiste se produisit entre 1817 et 1820 à Rodeador (Pernambouc), et en 1837 Pedra Bonita, également à Pernambouc, fut le théâtre d'un terrible épisode centré autour d'un culte voué à Sébastien par quelque 300 paysans qui sacrifièrent 53 êtres humains, dont 30 enfants, pour libérer le saint d'un énorme rocher où l'on pensait qu'il avait été emprisonné [29].

Rapports avec les autorités locales et la population

La première tentative menée par les autorités pour interrompre le ministère de Conselheiro coïncida avec la décision prise par un *coronel* local puissant, le Barão de Jeremoabo, de concert avec l'archevêque de Salvador, de faire barrage à son influence croissante. L'accusation que les paysans commençaient à l'appeler « Messie » et les rapports faisant état du nombre toujours croissant de ses disciples conduisit à son arrestation à Itapicurú de Cima, dépendance du baron, en juin 1876. Conselheiro fut accusé d'avoir assassiné sa mère et sa femme. Pour cette raison, l'ordre fut donné de l'extrader dans le Ceará, la lettre d'extradition indiquant qu'il était accusé d'exercer une mauvaise influence sur les « habitants ignorants » d'Itapicurú, et qu'il s'était montré irrespectueux envers le vicaire local. Même si on ne lui trouvait aucun crime, disait la lettre en conclusion, il serait avisé « de ne pas lui permettre de revenir ici » pour ne pas « s'exposer à des conséquences néfastes parmi les fanatiques irrités par l'arrestation de leur idole » [30]. Sur le chemin de Salvador, il fut battu par les soldats qui l'accompagnaient et insulté par les passants. Puis on le transporta à Fortaleza sur le vapeur de cabotage Pernambuco et de là à Quixeramobim [31]. Dès son arrivée, on s'aperçut que sa mère était morte alors qu'il était enfant, et que sa femme vivait toujours. On leva donc les charges contre lui, ce qui ne l'empêcha pas d'essayer de nouveau les coups des soldats qui l'avaient conduit de Bahia au Ceará [32]. Il retourna dans la région du sertão entre Bahia et Sergipe, où il se remit à reconstruire églises en ruines et murs de cimetière en pisé [33].

Conselheiro devint encore plus célèbre après son arrestation et sa libération. D'autres facteurs y contribuèrent aussi. De février 1877 à mai 1880, la catastrophe connue sous le nom de Grande Sécheresse contraignit des centaines de milliers de réfugiés de cinq provinces du Nordeste à s'enfuir à travers le

sertão pour gagner la côte ou l'Amazone. Une épidémie survenue à Fortaleza en 1878-79 fit mourir 64 000 d'entre eux [34]. Cette situation désespérée attisa les tensions et rendit beaucoup de gens plus réceptifs à l'adoption de solutions radicales dans leur lutte pour survivre. C'est dans ce climat instable que la monarchie entame les dix dernières années de son règne ; l'esclavage disparaît quasiment du Nordeste, les propriétaires d'esclaves les vendant dans le Sud, plus prospère, et s'adressant aux *caboclos* et aux esclaves émancipés pour trouver de la main-d'œuvre ; l'église continue de manquer cruellement d'argent et de personnel ; et Conselheiro poursuit son œuvre et ses pérégrinations.

Il était accepté par toutes les couches sociales de la population rurale. De 1880 à 1892, il a été parrain et témoin en personne de 92 baptêmes dans la seule chapelle Itapicurú de Cima. Dans près de la moitié des cas, la marraine désignée était « *Nossa Senhora* » (la Vierge Marie). Le *compadrio* (système de parrainage), institution de grande importance dans la campagne profonde, était une sorte de coparentelle idéologique et spirituelle, fondée sur des relations personnelles aussi fortes que les liens du sang dans une région où le réel besoin d'une protection personnelle rendait extrêmement important le choix d'un parrain [35].

Fait remarquable, malgré les légendes qui fleurissaient autour de sa personne, Conselheiro n'insistait pas souvent sur les miracles dans ses sermons, mais uniquement sur la foi et l'effort. Il n'usurpait pas les fonctions sacerdotales, pas plus qu'il ne guérissait ou dispensait des médecines [36]. Plusieurs étrangers, dont Euclides da Cunha, l'appellent « Bom Jesus Conselheiro », mais aucune preuve ne subsiste aujourd'hui attestant qu'il ait jamais utilisé ce nom. Il n'a jamais prétendu être un envoyé de Dieu, ni un prophète : il resta dans les limites du catholicisme officiel en qualité de prêcheur laïque et de *beato*. Il œuvra au nom de l'église et au service des prêtres locaux.

En février 1882, l'archevêque Dom Luís Antônio dos Santos diffusa une lettre interdisant aux personnes non ordonnées de prêcher. À partir de ce moment-là, les prêtres ruraux allaient être dépassés par les mesures prises par la hiérarchie de l'église pour préserver son autorité. Toutefois il est instructif que l'église n'ait jamais condamné les pratiques religieuses de Conselheiro ni sa théologie. Il a toujours pratiqué la religion catholique d'une manière orthodoxe et il a continué d'entretenir de bonnes relations avec beaucoup de membres du clergé local. Ils lui donnèrent libre accès à leurs églises et furent nombreux à approuver publiquement son œuvre de rénovation des bâtiments. Les prêtres de plusieurs localités passèrent outre l'ordre de l'archevêque visant les prêcheurs laïques [37].

Le journaliste et écrivain Sílvio Romero, dans un tract publié après la création de Canudos, faisait allusion à « l'armée de croyants qui se livrait à des déprédations de toute sorte ». Les pas de Conselheiro l'avaient conduit à Lagarto, lieu de naissance de Romero dans l'État du Sergipe, où il avait naturellement fait impression. Généralement ouvert aux manifestations de la culture populaire locale, Romero avait été rejeté par les « fanatiques obstinés » qui détestaient l'ostentation et qui interdisaient aux femmes parmi eux d'utiliser des peignes et des châles de laine, leur ordonnant de brûler toute possession révélatrice d'une vanité personnelle [38].

Témoignages

Rares étaient les allégations écrites et les rumeurs visant Conselheiro qui s'appuyaient sur des rencontres avec lui ou sur une observation de ses œuvres. Fait exception le cas de Durval Vieira de Aguiar, colonel dans la police de l'État de Bahia, dont il fut aussi commandant à une époque. Vieira de Aguiar fit la connaissance de Conselheiro aux alentours de 1882. Conselheiro commençait à travailler sur une église après avoir terminé une chapelle à Mucambo, aujourd'hui Olindina. Le colonel décrit Conselheiro comme un homme « petit, émacié, à la peau sombre et aux cheveux foncés, portant une longue barbe, vêtu d'une tunique bleue sans ceinture, vivant seul dans une maison vide, et se faisant nourrir par des *beatas* ». Il put observer Conselheiro dispenser des conseils et prononcer homélies et sermons. La population locale affluait pour l'écouter religieusement et lui obéissait sans se poser de question. Aguiar a noté que les vicaires locaux récoltaient des sommes rondellettes avec les baptêmes, mariages, festivals, neuvaines et autres services rendus par l'église, tandis que Conselheiro « ne gagnait rien » [39].

Une deuxième rencontre a été relatée par D^r Genes Martins Fontes, juge exerçant près de Monte Santo au début des années 1890, loyal au *Barão* [baron] de Jeremoabo à qui il devait sa place. Alors qu'il étudiait à l'École de droit de Recife en 1881, il avait croisé Conselheiro durant un voyage à Sergipe. Comme Vieira de Aguiar, il fait état des longs cheveux peu soignés de Conselheiro, de sa peau et de son ossature, en plus de remarquer ses mains sales et la présence de poux sur son corps. Conselheiro, a-t-il observé, communiquait un sentiment d'indétermination « caractéristique des mystiques et des rêveurs ». Martins Fontes est ressorti marqué de cette rencontre [40]. Quelques années plus tard, devenu magistrat, Martins Fontes écrivit de nouveau à un journal, avec une nouvelle version. Conselheiro, expliqua-t-il alors, s'était clairement conduit comme un leader, capable de « dominer les foules » [41]. Après avoir d'abord douté, il ne fut pas le seul membre de l'élite à embrasser la thèse d'un Conselheiro suppôt de Satan.

Conflits de pouvoir dans l'État de Bahia

Cícero Dantas Martins, baron de Jeremoabo, connu également Conselheiro en personne et nota ses impressions d'alors. Il était non seulement le plus grand *fazendeiro* de la municipalité d'Itapicurú, où, plus que partout ailleurs dans le sertão, Conselheiro avait fait de longs séjours, mais il était aussi le *coronel* le plus puissant de la région de Canudos depuis les dernières années de l'empire [42]. Républicain hésitant, il intégra le Parti républicain de l'État (PRF-Ba), dominante, à sa création, et s'allia à d'autres *coronéis* du sertão sous l'autorité symbolique de José Gonçalves. Lorsque le PRF éclata en 1893 pour des questions de favoritisme et de pouvoir interne, Martins devint l'un des principaux fondateurs d'un nouveau parti d'opposition, le Parti républicain constitutionnel (PRC), dont le centre de gravité du pouvoir se situait dans l'arrière-pays [43]. La naissance de Canudos eut lieu la même année.

Comme beaucoup de propriétaires terriens de la région, Jeremoabo toléra Conselheiro dans un premier temps mais fit ensuite marche arrière, notamment lorsque la ville sainte de Belo Monte commença à prendre de l'essor. Dès 1887, le chef de la police d'Itapicurú, un des clients du baron, avait demandé à Salvador de prendre des mesures contre le « fanatique ». Après le schisme du Parti républicain, Conselheiro et ses compagnons se tournèrent vers la faction dirigée par le chef de l'ancien Parti conservateur, Luiz Vianna, pour se mettre sous sa protection, pariant que ce dernier prendrait le contrôle de l'assemblée de l'État et en deviendrait le gouverneur. Malheureusement pour Belo Monte, les ennemis de Vianna s'emparèrent du pouvoir à Ilhéus, à Lavras, et dans la région du sertão. Lorsque Vianna reprit le pouvoir et fut intronisé gouverneur en 1896, il était trop tard. La faction anti-Vianna fit alors directement pression sur le gouvernement fédéral pour qu'il intervienne, créant de nouvelles craintes en peignant le groupe de Conselheiro comme une bande de monarchistes séditieux protégés par Vianna. Les alliés de Conselheiro coopérèrent avec les *coronéis*-fazendeiros soutenant Vianna, ce qui ajouta à la colère de Jeremoabo. Plus tard, l'alliance entre les *coronéis* du sertão de l'État et les forces anti-Vianna au niveau national allaient forcer la main de Vianna et condamner Canudos [44].

La thèse classique selon laquelle Conselheiro aurait rencontré une opposition à cause de ses idées anti-républicaines est clairement erronée. Comme dans d'autres cas, la volonté farouche de da Cunha de dépeindre Conselheiro sous les traits d'un fanatique révolutionnaire masque le véritable motif de mécontentement de Conselheiro à l'endroit du nouveau régime, ce à quoi la hiérarchie catholique s'opposait tout autant : le mariage civil obligatoire [45]. Ce n'est qu'en 1893, à Bom Conselho, que Conselheiro commit ouvertement un acte de défiance politique en brûlant des arrêtés fiscaux sur la place publique.

Un jour qu'il se trouvait sur un marché hebdomadaire de cette ville, on dit qu'une vieille *curuca* (matrone) voulut s'installer pour vendre une natte en paille. Lorsque le percepteur municipal lui intima de verser une redevance supérieure à la valeur de sa marchandise, elle se mit à crier et sangloter, attirant ainsi une foule autour d'elle ; dans un sermon qu'il prononça ce soir-là, Conselheiro mentionna la détresse de la vieille femme et reprocha à la République de replonger la population dans l'esclavage [46]. On peut lire dans *Os sertões* que Conselheiro « rassembla les gens et, au milieu de cris de révolte et de démonstrations bruyantes, leur demanda de faire un feu des panneaux d'affichage sur la place publique » [47]. En réalité, les taxes municipales à Bahia n'étaient pas plus élevées ni plus basses au début de la République que sous

l'empire, mais les actes de Conselheiro, qui n'étaient illégaux que par la destruction de biens publics, dépassèrent probablement l'effet souhaité : ils fournirent aux ennemis de Conselheiro un prétexte pour exiger des mesures de rétorsion. Pour le reste, les récits sur une opposition active de Conselheiro à la République avant la fondation de Canudos étaient très probablement inexacts, exception faite de ses fréquentes dénonciations de la loi républicaine reconnaissant le mariage civil [48].

Les événements de Bom Conselho suivirent de près le schisme survenu dans le Parti républicain de l'État, alors au pouvoir. La mise au feu des arrêtés fiscaux par Conselheiro fut peut-être une manifestation de sa loyauté envers Vianna, temporairement écarté après avoir perdu sa majorité à l'assemblée. Par ailleurs, lorsque la nouvelle majorité ordonna à un contingent de 30 agents de la police d'État d'intercepter Conselheiro et les quelques centaines de ses partisans sur la route de Monte Santo, certains ont pu y voir une tentative des opposants à Vianna de punir « l'allié rural de leur ennemi » en utilisant la même tactique que celle avec laquelle Vianna deviendrait célèbre plus tard : faire des policiers de l'État ses *jagunços* personnels. Alors qu'ils faisaient feu contre le groupe de « pénitents mendiants » au voisinage de Masseté, « terre stérile et désolée entre Tucano et Cumbe près des montagnes Ovó », les policiers découvrirent que la bande de Conselheiro était accompagnée de ses propres *jagunços* armés. Une bataille eut lieu, au cours de laquelle ces gardes du corps battirent la police à plates coutures. Conselheiro entama une marche droit vers le nord, sur les pistes qui conduiraient sa bande à Canudos où ils seraient plus à l'abri de l'influence de Jeremoabo et des autres *coronéis* régionaux [49].

Les partisans de Vianna au sein de l'élite continuèrent de défendre Conselheiro. Lorsque la nouvelle de l'incident de Masseté parvint à Vieira de Aguiar, il écrivit au *Jornal de Notícias* à Salvador pour déclarer que Conselheiro n'était pas un agitateur dangereux mais un simple missionnaire profondément religieux qui cherchait à aider autrui en construisant et reconstruisant églises et cimetières [50]. Un autre citoyen, Maximiano José Ribeiro, employé de commerce à Salvador, écrivit au même journal trois jours plus tard pour expliquer qu'il avait eu une conversation avec Conselheiro à Bom Jesus (Crisópolis) et que Conselheiro, au lieu de le conseiller en personne, l'avait adressé au représentant habituel de l'église dans la paroisse, le vicaire d'Itapicurú [51]. La poursuite des luttes politiques internes et la victoire du parti de Vianna en 1896 signifiaient que, dans l'immédiat, Belo Monte n'était pas menacé, tandis que sa réputation de havre de paix pour les fidèles alla en s'amplifiant. Cependant, de 1893 à l'installation de Vianna comme gouverneur en 1896, les avis entendus dans le public sur Conselheiro et ses adeptes étaient généralement négatifs. La clientèle journaliste de Gonçalves invectivait contre la « pernicieuse cellule monarchiste » [52]. L'incident de Masseté fut évoqué à la Chambre des députés fédérale à Rio de Janeiro, et le gouverneur suppléant gonçalviste de Bahia, D^e Rodrigues Lima saisit le chef de l'État brésilien Floriano Peixoto pour demander vengeance de l'attaque contre le contingent de police. Il est donc clair que les partisans de Conselheiro étaient pris dans des luttes intestines vieilles de plusieurs générations entre les membres de l'oligarchie brésilienne. Ce qui n'a pas été dit, cependant, c'est que Conselheiro n'était que l'une des causes de l'agitation politique régnant à Bahia. Des arrêtés fiscaux furent jetés au feu en 1893 non seulement à Bom Conselho mais à d'autres endroits de l'État à Itapicurú, Soure et Amparo [53]. Tandis que Conselheiro bâtissait sa retraite dans les montagnes, la ville de Lenções avait été attaquée par des bandits du sertão ; des brigands menaçaient la ville proche de Lavras Diamantinas ; le village de Mendes Brito était assiégé par une foule ; et le bourg de Jequié aurait été le théâtre de crimes nombreux et violents. Une autre chose n'était pas dite ouvertement mais était connue de tous ceux qui étaient familiers de la vie dans l'arrière-pays : depuis des décennies, la population détestait les forces de police, qui étaient indisciplinées, mal payées, et souvent autorisées à commettre des pillages et à terroriser des individus et des villages entiers.

Les débuts de la colonie

Conselheiro installa sa colonie permanente à Canudos, sur l'emplacement d'une ferme d'élevage abandonnée sur les rives du Vaza-Barris, dans une vallée entourée de montagnes. Le titre foncier était détenu par la baronne de São Francisco do Conde, dont les principales terres se situaient dans la région du Recôncavo (Bahia). Le point le plus haut était le *morro* (mont) Favela, qui pouvait servir de poste d'observation et à guetter tout mouvement en direction de la colonie. À l'arrivée de Conselheiro, il existait

environ 500 cahutes en bois recouvertes d'un toit de chaume et disséminées alentour, et la gentilhommière était en ruine [54]. Si Conselheiro choisit cet endroit pour se fixer, c'est parce qu'on pouvait y pratiquer l'agriculture et non, comme certains l'ont prétendu, à cause de ses qualités défensives. La colonie était installée au centre de la vallée, là où la rivière atteignait sa plus grande largeur, qui pouvait atteindre une centaine de mètres à la saison humide. L'endroit jouissait d'une réputation douteuse. En 1876, elle avait reçu la visite d'une délégation de prêtres, dans laquelle figurait le vicaire de Cumbe. Un de ses membres dit plus tard avoir découvert une population oisive composée de gens « armés jusqu'aux dents... dont la seule occupation ou presque consistait à boire de l'eau de vie et à fumer d'étranges pipes en terre cuite munie d'un tuyau (*canudo*) d'un mètre de longueur » [55]. Durant les dernières années de l'empire, le district de Santo Antônio das Queimadas tout entier, qui incluait Cumbe, Canudos et une dizaine d'autres hameaux, comptait 3 360 habitants, dont 10% d'esclaves, et presque tous analphabètes. La province de Bahia, tellement fière de son haut niveau de culture qu'elle s'appelait « l'Italie du Brésil », dépensait énormément plus dans ses forces de police que dans l'éducation publique tous niveaux confondus, et le plus gros de ces crédits était destiné à la capitale [56].

Les quelques centaines de colons qui suivirent Conselheiro à Canudos au départ se consacrèrent à construire des maisons de pisé et de brique, à planter et à élever chèvres et chevaux. Ils ne rencontrèrent aucune opposition des autorités municipales. Le groupe de Conselheiro n'abritait aucun criminel recherché, contrairement à ce qui a été dit plus tard ; leur existence était pastorale, et centrée sur les plantations saisonnières et le service religieux quotidien. Comme les dés avaient été jetés à Masseté, da Cunha s'est autorisé après coup à décrire la situation dans le style dramatique qui caractérise *Os sertões* :

Cette colonie temporaire d'hommes des bois errants allait se transformer rapidement et prendre de l'expansion pour devenir la Troie des *jagunços* avec ses murs en pisé. Elle était appelée à être un lieu saint, entourée d'une chaîne de montagnes protectrice, hors de portée d'un gouvernement maudit. Sa topographie avantageuse aux yeux de ces simples mortels la fit ressembler à la première grande étape vers le paradis. [57]

Ravagé par les dernières sécheresses de la région, le Nordeste aride vécut une dislocation démographique sans précédent. Des dizaines de milliers d'habitants des campagnes migrèrent vers les villes côtières ; d'autres errèrent en direction de l'*agreste* et de la *zona da mata*. D'autres encore changèrent de lieu à l'intérieur du sertão. Canudos grossit brutalement. Les villes situées dans un rayon de 100 kilomètres (Olhos d'Água, Rosário, Natuba, Tucano, Cumbe) perdirent la moitié de leur population ou plus au profit de la colonie de Conselheiro. Plus loin, quelques hameaux furent quasiment désertés (Mundo Novo, Entre-Rios dans la juridiction [*comarca*] d'Alagoinhas). Selon un article de journal, à Queimadas (Bonfim), qui abritait 4 504 habitants en 1892, il ne restait plus que trois maisons occupées en septembre 1897. Quelque 5 000 adultes de sexe masculin d'Itapicurú auraient élu résidence à Canudos, ainsi que 400 de Capim Grosso, « de très nombreux habitants » de Pombal, 300 d'Itabaianinha (Sergipe), et un « grand nombre » d'Ituiuba (Bahia). Des familles affluèrent d'aussi loin que Feira de Santana (Recôncavo), à l'extérieur de la capitale [Salvador], et de l'État du Sergipe [58]. Un grand nombre de têtes de bétail fut acheminé de Jeremoabo, Bom Conselho et Simão Dias.

Pour l'église catholique, le tournant a été le mois de mai 1895, lorsque le nouvel archevêque de Salvador, Dom Jerônimo Thomé da Silva, envoya une délégation pastorale à Canudos pour placer les fidèles de Conselheiro sous le contrôle de l'église. Le ton donné par les visiteurs et la rigidité de leurs exigences firent que la mission était vouée à l'échec. Le fait que l'église délègue une mission à la demande de représentants du pouvoir malgré la séparation de l'église et de l'État après 1889 n'était pas inhabituel dans le Nordeste, où la laïcité ne prit jamais vraiment racine tant que les chefs religieux et politiques eurent les mêmes visées. À la tête de la délégation se trouvait un missionnaire capucin italien, le père João Evangelista de Monte Marciano, flanqué d'un autre capucin et du vicaire de Cumbe. Confrontée au manque de prêtres brésiliens, l'église s'était tournée vers l'Europe afin de trouver des frères capucins qui puissent faire le travail d'évangélisation à l'intérieur du territoire, notamment parmi les Amérindiens des villages des missions. Dans le sertão, ils encouragèrent la création de *feiras*, ou marchés hebdomadaires, et aidèrent à développer l'agriculture. Cependant, ils avaient tendance à voir les coutumes locales d'un œil intransigeant, voire méprisant. Da Cunha raconte que la délégation envoyée à Canudos traversa la

rivière et que, après avoir passé les premières huttes situées dans la périphérie, elle approcha de la place, qui était remplie de « près d'un millier d'hommes armés de tromblons, de fusils de chasse, de couteaux, etc. », Conselheiro ayant été prévenu de la visite.

Le fait que les *sertanejos* soient armés n'aurait pas dû choquer les religieux même s'ils déclarèrent l'avoir été, car, depuis des générations, les gens de l'arrière-pays portaient des couteaux et des munitions confectionnées avec du salpêtre et d'autres matériaux qui se trouvaient à l'état naturel sur les rives de la rivière São Francisco.

Les visiteurs furent surtout effrayés par le nombre impressionnant de personnes entourant Conselheiro alors qu'ils se frayaient difficilement un chemin jusqu'à la maison du vicaire ; elle était fermée depuis plus d'un an, l'église ayant ordonné au vicaire d'arrêter les visites. Les visiteurs virent passer huit cercueils et leurs porteurs qui se dirigeaient vers le cimetière sans qu'aucun sacrement n'ait été prononcé. Conselheiro lui-même n'interrompit ses travaux de réparation dans la chapelle que lorsque les visiteurs vinrent le voir. Ils lui adressèrent un message de paix, « Gloire à notre Seigneur Jésus-Christ », qui appelait la réponse suivante : « Gloire à notre Seigneur pour l'éternité ». Conselheiro les reçut aimablement et les gratifia du même message [59].

Les visiteurs notèrent que Conselheiro semblait heureux de leur présence et qu'il avait abandonné sa réserve habituelle ainsi que son silence têtu, leur montrant les avancées de ses travaux et leur servant de guide personnel. Le manque de tact du missionnaire refroidit l'atmosphère cordiale. Alors qu'ils approchaient de la tribune du chœur, il s'adressa à Conselheiro sur le mode d'une mise en garde. Voici ce qu'il raconta plus tard :

Je saisis l'occasion pour l'informer que ma mission était de nature purement pacifique, que j'étais extrêmement surpris de voir des hommes armés sur les lieux, et que je ne pouvais que réprover le fait que toutes ces familles vivaient dans l'oisiveté, la lubricité, et dans des conditions si misérables que l'on enregistrait huit ou neuf morts par jour. En conséquence, par ordre et au nom de Monseigneur l'archevêque, je propose de remplir une sainte mission et recommande à la population de se disperser, de rentrer chez elle et de retourner à ses tâches quotidiennes, tant pour son bien que dans l'intérêt général. [60]

Il fut choqué d'entendre que loin d'obtempérer, le peuple criait sa fidélité à Conselheiro. Celui-ci répondit : « C'est pour me protéger que je garde ces hommes armés auprès de moi ; car mon révérend doit savoir que la police m'a attaqué et a essayé de me tuer au lieu dénommé Masseté, où les morts furent entassés de toutes parts. Au temps de la monarchie, je me laissais prendre parce que je reconnaissais le gouvernement, mais aujourd'hui je ne le ferai pas car je ne reconnais pas la République. » Le visiteur aurait répondu à Conselheiro : « Monsieur, si vous êtes catholique, rappelez-vous que l'église condamne la révolte et que, ouverte à toutes les formes de gouvernement, elle enseigne que les autorités constituées commandent le peuple au nom de Dieu. » [61]

La mission commença donc de mauvaise manière et se poursuivit durant quatre jours dans le même esprit. Conselheiro permit aux visiteurs de servir la messe à une assemblée de plus de 5 000 personnes, dont des hommes ayant conservé leurs armes. Il se tenait sur le côté de l'autel et, lorsque il était en désaccord avec ce qui avait été dit, il hochait la tête, provoquant du même coup les protestations sonores de l'assemblée. Note fut prise des « incroyables fautes de prononciation » commises par les fidèles aux Kyrie eleison. Les visiteurs célébrèrent 55 mariages de « couples vivant en concubinage », 102 baptêmes et entendirent plus de 400 confessions [62], mais aucune des deux parties ne tenta le moindre compromis. Le septième jour de la mission, João Abbade, premier lieutenant de Conselheiro, conduisit une foule devant la maison de leurs hôtes, où les manifestants lancèrent des vivats pour Jésus Christ et firent comprendre aux prêtres que, « lorsqu'il s'agissait du salut éternel, la population de Canudos n'avait pas besoin de leur aide » [63].

La hiérarchie ecclésiastique, qui réprouvait la séparation officielle de l'église et de l'État en vertu de la Constitution de 1891, était sensible à l'accusation selon laquelle les pieux catholiques cachaient en fait

des monarchistes, notamment dans les zones rurales. Le langage employé dans le *Relatório* de huit pages publié par l'archidiocèse de Salvador sous la signature de Frei Evangelista, qui reprochait à Canudos d'être une « secte politico-religieuse » et une source de « résistance et d'hostilité au gouvernement constitué dans le pays » est ainsi révélateur de la position de la hiérarchie [64]. Ce document décrit dans le détail les conditions de vie à Canudos, soulignant les effets négatifs du surpeuplement sur la santé publique générale, le mauvais état sanitaire et l'attitude provocatrice des lieutenants de Conselheiro, qui se montraient irrespectueux envers les autorités civiles et religieuses [65]. Les mêmes observations auraient pu être faites pour toute autre colonie de l'arrière-pays du Nordeste mais, aux yeux du visiteur inexpérimenté, la situation à Canudos semblait à la fois particulière et inquiétante. En fait, le choix de Frei Evangelista, missionnaire zélé connaissant mal la psychologie du catholicisme populaire brésilien, contribua au ton agressif et réprobateur du rapport. Pourtant, malgré sa froide hostilité, et tout choqué qu'il était, le prêtre n'alla jamais jusqu'à déclarer ce que d'autres prétendirent injustement par la suite. Il admit, par exemple, que Conselheiro ne s'arrogeait aucune fonction sacerdotale [66]. Et le vieux vicaire de Cumbe, qui conservait une maison à Canudos, reprit ses visites bimensuelles pour célébrer baptêmes et mariages [67].

Conselheiro ne fut en apparence pas du tout affecté par la visite. Il continua de confier à ses aides l'administration quotidienne de la cité, pour se concentrer personnellement sur la reconstruction de la chapelle en ruines de Canudos et l'édification d'une nouvelle église. Rien dans ses écrits ne laisse deviner une manie quelconque ni un comportement déséquilibré ; il signait toujours du nom d'« Antônio Vicente Mendes Maciel », et non « Santo », « Bom Jesus » ou « Conselheiro » [68]. À Canudos, il continuait de porter la même tunique sale et décolorée, une longue chevelure parsemée de blanc, des sandales usées et un bâton à la main ; il saluait les passants d'un « mon frère », et terminait les conversations en déclarant : « Que Notre Seigneur Jésus Christ soit sanctifié ». Les deux livres qui lui sont attribués et qui lui ont survécu révèlent son orientation religieuse. Le premier, rédigé en 1895 à Belo Monte, est un recueil de plusieurs centaines de commentaires sur le Nouveau Testament et d'extraits de *Missão abreviada*, œuvre du prêtre de Goa Manuel José Gonçalves Couto, texte rempli de passages apocalyptiques et millénaristes [69]. Intitulé *Preceitos*, l'ouvrage de Conselheiro porte une date postérieure de seulement trois jours au départ de Frei Evangelista, comme pour affirmer sa fidélité indéfectible à l'orthodoxie catholique [70]. Sa seconde œuvre, datée de janvier 1897, renferme un grand nombre des mêmes homélies et commentaires mais témoigne également de son refus de reconnaître la République (il fait référence à la « province » de Bahia), et contient des allusions négatives à l'esclavage (en signant la Loi d'or, la princesse Isabelle n'avait fait que suivre les instructions de Dieu), aux francs-maçons, aux protestants, au mariage civil et aux Juifs, qui « croyaient uniquement aux lois de Moïse » [71]. Transcrit durant la marche de l'armée brésilienne sur Canudos, cet ouvrage laisse supposer que Conselheiro a peut-être voulu adresser un message à ses adversaires [72]. Les deux livres furent découverts dans sa modeste maison, après sa mort.

Conselheiro se consacra essentiellement à la construction d'une nouvelle église, qu'il avait lui-même conçue, avec du bois acheminé par la rivière São Francisco jusqu'à Joaseiro, à cent kilomètres de distance. Le bois, payé d'avance, arriva bien à Joaseiro mais resta bloqué là-bas. Conselheiro envoya alors des intercesseurs à Joaseiro. Cette décision fut à l'origine des rumeurs selon lesquelles il avait pris personnellement la tête d'une bande pour envahir la ville et mettre à sac ses magasins. Mais la perspective qu'un groupe d'hommes important se rende de Canudos à Joaseiro, que ce soit pour rapporter le bois de construction ou pour dévaster la ville, encouragea le marchand qui s'était occupé de la transaction à Joaseiro, le colonel João Evangelista Pereira de Melo, à lancer un deuxième appel. Le gouverneur Vianna, qui, depuis son installation, avait toujours trouvé un prétexte pour ne pas intervenir, fut cette fois obligé d'agir sous la pression politique [73]. Vers la fin de 1896, quelque 100 policiers de l'État commandés par un lieutenant se mit en route pour intercepter le groupe venu de Canudos, qui s'était arrêté à Uauá pour prier et qui se dirigeait vers Joaseiro. Des témoins oculaires indiquèrent plus tard que le groupe n'avait pas d'intentions belliqueuses puisqu'il transportait des rosaires sculptés dans des noix de coco, des bannières religieuses et une grande croix de bois. Certains ont estimé à 3 000 le nombre d'hommes, la plupart armés, qui composaient la procession. En réalité, ils étaient environ 500, dont plus de 150 furent tués. La police, épuisée après 19 jours de marche, fit feu sans sommation et sans avoir été aucunement provoquée. Pour se défendre, les paysans utilisèrent des branches d'arbre, de vieux fusils, des outils de ferme, des couteaux, des barres de fer et des aiguillons (*chuços*). Dix policiers

perdirent la vie et 16 furent blessés à Uauá ; la troupe se replia alors sur Joaseiro. L'administration de Vianna fut vilipendée à l'assemblée, accusée de ne pas s'être attaquée sérieusement au problème de Canudos et de s'être contentée de disperser les *jagunços*. Vianna, qui se retrouvait dans une position politique intenable, chercha à se réconcilier avec ses ennemis [74]. Le prix à payer était de faire intervenir le pouvoir fédéral. Lors d'une interview publiée dans la *Gazeta de Notícias* de Rio de Janeiro, il se vantera d'avoir prévenu le Président de la République que, à Canudos, une « horde de fanatiques » « refusait de reconnaître et de se soumettre » aux lois et s'était livrée à « des actes d'extorsion, avait pratiqué la mendicité et commis fréquemment des vols dans les propriétés avoisinantes » [75].

La [seconde partie](#) de ce texte est publiée dans le numéro d'[octobre](#).

- [Dial](#) - Diffusion de l'information sur l'Amérique latine - D 3296.

- Traduction de Gilles Renaud pour Dial.

- Source (anglais) : Robert M. Levine, « "Mud-Hut Jerusalem" : Canudos Revisited », *The Hispanic American Historical Review*, vol. 68, n° 3, août 1988, p. 525-572 (première partie, publiée ici, p. 525-546).

En cas de reproduction, mentionner au moins l'auteur, le traducteur, la source française (Dial - www.dial-infos.org) et l'adresse internet de l'article.

Notes

[1] *Vale of Tears : Revisiting the Canudos Massacre in Northeastern Brazil, 1893-1897*, Berkeley, University of California Press, 1992, xii-353 p.

[2] « "Mud-Hut Jerusalem" : Canudos Revisited », *The Hispanic American Historical Review*, vol. 68, n° 3, août 1988, p. 525-572.

[3] Certains passages de la deuxième partie du texte ont été coupés pour pouvoir le publier en deux parties qui ne soient pas trop longues. Ces passages sont indiqués par [...] et la pagination correspondant aux pages manquantes est indiquée à la fin du texte.

[4] Je tiens à remercier mes collègues Linda Lewin, Warren Dean, Joseph L. Love, Steven Topik, Teresita Martínez-Vergne, Gerald M. Greenfield, Todd Diacon, et José Carlos Sebe Bom Meihy de leurs suggestions, ainsi que le personnel du Centro de Estudos Euclides da Cunha (Yara Bandeira de Ataíde, Renato Ferraz) et José Calasans de l'aide qu'ils m'ont apportée durant mon séjour à Salvador.

[5] Cette démarche est décrite par James C. Scott dans son article « Resistance without Protest and without Organization : Peasant Opposition to the Islamic *Zakat* and the Christian Tithes », *Comparative Studies in Society and History*, 29 : 1 (juillet 1987), p. 417-420, et par Patricia R. Pessar, « Unmasking the Politics of Religion : The Case of Brazilian Millenarianism », *Journal of Latin American Lore*, 7:2 (hiver 1981), p. 255-278. Voir aussi Pessar, « When Prophecy Prevails : A Study of Millenarianism in Brazil » (Ph. D. diss., University of Chicago, 1976) et « Revolution, Salvation, Extermination : The Future of Millenarianism in Brazil », in Susan Abbott et John van Willigen [dirs.], *Predicting Sociocultural Change* (Athens, GA, 1980), p. 95-114.

[6] En français : Euclides da Cunha, *Hautes terres : la guerre de Canudos*, traduit par Jorge Coli et Antoine Seel, Paris, Métailié, « Bibliothèque brésilienne », 1993, 528 p. — note DIAL.

[7] Samuel Putnam, introduction du traducteur à *Rebellion in the Backlands (Os Sertões)* (abrégé ci-après en *RB*) (Chicago, 1944), p. iii. En 1984, Canudos est devenu le sujet d'un ouvrage du célèbre romancier péruvien Mario Vargas Llosa traduit en français par Albert Bensoussan : *La Guerre de la fin*

du monde (Paris, Gallimard, 1983). Un roman comparable, écrit par Lucien Marchal, est paru en France en 1953. (*Le Mage du Sertão*).

[8] Voir Agrippino Grieco, *Evolução da prosa brasileira* (Rio de Janeiro, 1933), p. 281-286 ; Stefan Zweig, *Brazil : Land of the Future* (New York, 1941), p. 159-160 ; Bezerra de Freitas, *História da literatura brasileira* (Porto Alegre, 1939), p. 251-252 ; Eduardo Portella, *Literatura e realidade nacional*, 2^e éd. (Rio de Janeiro, 1971), p. 36-37 ; Nicolau Sevcenko, *Literatura como missão : Tensões sociais e criação cultural na Primeira República* (São Paulo, 1983), en particulier le chap. 4.

[9] Putnam raconte d'ailleurs que da Cunha songea à utiliser comme titre « Notre Vendée » au lieu de *Os sertões*. Voir *RB*, p. 162, note 179.

[10] Parmi les sources consultées, mentionnons les archives de l'armée brésilienne détenues au quartier général de la sixième région militaire à Salvador, celles de la police de l'État de Bahia et de la Curie de l'église catholique à Salvador, les homélies et sermons d'Antonio Conselheiro, des manuscrits conservés aux Archives publiques de Salvador et des documents rassemblés au Núcleo do Sertão du Centro de Estudos Brasileiros.

[11] Le terme *caboclo* a plusieurs significations au Brésil. En règle générale, il désigne l'homologue brésilien du *mestizo* hispano-américain, c'est-à-dire habituellement un paysan pauvre. D'aucuns pensent que le *caboclo* est le plus souvent un individu du nord, et d'autres qu'il est typique du sud. Voir James B. Watson, « Way Station of Modernization : The Brazilian Caboclo », Watson et al. [dirs.], *Brazil : Papers Presented in the Institute for Brazilian Studies, Vanderbilt University* (Nashville, 1953), p. 9.

[12] Le recensement de 1872 indique que 84,2% des habitants étaient analphabètes ; selon le recensement de 1890, leur proportion atteignait 85,2%. Dans les zones rurales, le pourcentage était certainement plus élevé. Voir Armin K. Ludwig, *Brazil : A Handbook of Historical Statistics* (Greenwich, 1985), tableau V-8.

[13] Voir Putnam, introduction du traducteur, *RB*, p. xiv.

[14] Abelardo Fernando Montenegro, *Antônio Conselheiro* (Fortaleza, 1954), p. 11. José Calasans, « Canudos não euclidiaino », in José Augusto Vaz Sampaio Neto et al. [dirs.], *Canudos : Subsídios para a sua reavaliação histórica* (Rio de Janeiro, 1986), p. 13. La fascination morbide de da Cunha pour le mysticisme de Conselheiro a produit un portrait faussé qui n'a dans l'ensemble fait l'objet d'aucun examen critique.

[15] Voir João Brígido, *Ceará (Homems e fatos)* (Rio de Janeiro, 1969), p. 43. L'article est paru en juin 1893, avant que la population n'ait eu vent de l'incident de Masseté. Calasans note que l'article accorde plus de place à Vicente Mendes Maciel qu'à son fils Antônio.

[16] Grande exploitation agricole — note DIAL.

[17] José Carlos de Ataliba Nogueira, *Antônio Conselheiro e Canudos : Revisão histórica*, 2^e éd. (São Paulo, 1978), p. 4-5. De Melo était *furriel*, grade intermédiaire entre *cabo* [caporal] et *sargento* [sergent].

[18] Sauf indication contraire, tous les lieux nommés se situent à Bahia.

[19] Cette citation est de Dona Evangelina, faite prisonnière pendant la quatrième expédition militaire (Manoel Funchal Garcia, *Do litoral ao sertao* [Rio de Janeiro, 1965], p. 172.) La description qui précède a été écrite sur un ton ironique à propos de Jean Calvin, mais elle convient parfaitement à Conselheiro. Voir John Gross, compte-rendu de l'ouvrage de William J. Bouwsma *John Calvin : A Sixteenth-Century*

Portrait (Oxford, 1987), paru dans *The New York Times*, 8 déc. 1987, p. 29.

[20] Putnam prétend que les *beatas* qui suivaient Conselheiro étaient des femmes de mauvaise vie qui expiaient leurs péchés en faisant pénitence (RB, p. 132, note 130) mais n'apporte pas d'autres éléments que ceux de da Cunha sur le fait que *certaines* des femmes de Belo Monte étaient de « vieilles filles », expression en usage dans les campagnes pour désigner les femmes légères (p. 156).

[21] Ataliba Nogueira, *Antônio Conselheiro*, p. 6. Voir également Hélio Silva et Maria Cecília Ribas Carneiro, *O poder civil* (Rio de Janeiro, 1975), p. 58-60.

[22] Seuls un ou deux membres de la population d'hommes adultes de Canudos sont décrits comme étant des « blancs » dans la documentation. Voir, par exemple, le *Relatório da comissão especial nomeada para recolher as creanças sertanejas, feitas prisioneiras em Canudos* (Salvador, 1898) (ou la version courte, *Rel. do comitê patriótico constituído na Cidade do Salvador*, parue dans *Comércio* [São Paulo, 1897]). La composition raciale des ouailles de Conselheiro est présentée en détail ci-après.

[23] Voir Celso Mariz, *Ibiapina, Um apóstolo do Nordeste* (João Pessoa, 1942) ; José de Figueiredo Filho, « Casa de Caridade de Crato », *A Província (Crato)*, 3 (1955), p. 14-25 ; Ralph della Cava, « Brazilian Messianism and National Institutions : A Reappraisal of Canudos and Joazeiro », *Hispanic American Historical Review*, 48:3 (août 1968), p. 404-405.

[24] Della Cava, « Brazilian Messianism », p. 409-415.

[25] Témoignage de Bacharel Genes Fontes, juge de son état, paru dans une lettre au journal *A República* (Rio de Janeiro), 1897, cité dans Calasans, « Notícias de Antônio Conselheiro » (manuscrit non publié), p. 4-5, in Centro de Estudos Brasileiros, Núcleo do Sertão, avec l'aimable autorisation du D^r Calasans. Nous ignorons toutefois s'il eut effectivement le don de prophétie, comme le dit la légende.

[26] *O Rabudo*, 7 (22 novembre 1874). Cité par Calasans, « Canudos não euclidiano », p. 2-3.

[27] Paraphrase d'un article paru dans le *Diário da Bahia* (Salvador), 27 juin 1876.

[28] Correspondance entre le Père José Barbosa (vicaire de N. S. do Apora), le Père João Alves da Silva Paranhos (vicaire de N. S. do Livramento do Barracão) et le Père Emílio de Santana Pinto (vicaire du Divino Espírito Santo de Abrantes), et correspondance entre Monseigneur Luís d'Armor, vicaire à Salvador et le chef provincial de la police D^r João Bernardo de Magalhães, Cabinet archiépiscopal (Correspondência das Repartições Públicas, Salvador, XVI, 1874-77).

[29] Voir le poète de cordel João Melquíades Ferreira da Silva, *A guerra de Canudos*, et J. Sara, *Meu folclore* (1956), cité dans *Literatura popular em verso-estudos* (Rio de Janeiro, 1973-), I, p. 112-115 ; Maria Isaura Pereira de Queiroz, *O messianismo no Brasil e no mundo*, 2^e éd. (São Paulo, 1976), p. 200-201. Sur le sébastianisme, voir René Ribeiro, « Brazilian Messianic Movements » in Sylvia L. Thrupp [dir.], *Millennial Dreams in Action : Studies in Revolutionary Religious Movements*, (New York, 1970), p. 58 & 66 et *Grande enciclopédia portuguesa e brasileira*, 40 vol. (1936-60), XXVIII (Lisbonne, 1945), p. 19.

[30] Lettre d'extradition adressée par L. B. Magalhães (Secrétariat de police de la province de Bahia, 2^e section, n° 2182, 5 juin 1876), au chef de la police de Ceará. Voir Garcia, *Do litoral ao sertão*, p. 184.

[31] Voir *Diário da Bahia*, 27 juin et 7 juillet 1876 ; *Jornal da Bahia*, 6 et 7 juillet 1876 ; *Diário de Notícias* (Salvador), 6 et 7 juillet 1876. Un résumé de ces descriptions a paru plus tard la même année dans le *Folhinha Laemmert* de Rio de Janeiro, première mention d'Antônio dans la capitale impériale.

[32] Voir Fortunée Levy, « Crentes e bandidos », *Anais do Museo Histórico Nacional*, 8 (1957), p. 41. Une autre source secondaire (Nertan Macedo, *Memorial de Vilanova* [Rio de Janeiro, 1964], p. 113) affirme que Maciel fut arrêté pour non-remboursement de dettes.

[33] Ce système de travail, semblable au *mutirão*, forme de travail communal pour la construction de maisons et de bâtiments collectifs, était très courant dans la région, mais pas habituel dans le cas des propriétés de l'église. Une des raisons pour lesquelles il fallait reconstruire les murs de cimetières est que la croissance démographique obligeait à agrandir les cimetières. De plus, les morts étaient souvent « enterrés » dans les murs mêmes, puis leurs restes déposés dans un ossuaire après deux ans en cas d'absence de paiement de la redevance. Par conséquent, en agrandissant des cimetières, Conselheiro manifestait son respect aux défunts en aménageant une place suffisante pour une inhumation permanente.

[34] Voir Roger L. Cunniff, « The Birth of the Drought Industry : Imperial and Provincial Responses to the Great Drought in Northeast Brazil, 1877-1880 », *Revista de Ciências Sociais*, 6:1-2 (1975), p. 65-82 ; Gerald Michael Greenfield, « Recife y la gran sequía » in Richard Morse et Jorge Enrique Harldoy [dirs.], *Cultura urbana latinoamericana*, (Buenos Aires, 1985), p. 203-226.

[35] Archives paroissiales de N. S. de Nazaré do Itapicurú de Cima. Voir Francisco José de Oliveira Vianna, *Instituições políticas brasileiras* (Rio de Janeiro, 1949), p. 263 ; Consuelo Pondé de Sena, *Introdução ao estudo de uma comunidade* (Salvador, 1979), p. 157.

[36] Ataliba Nogueira, Antônio Conselheiro, p. 8.

[37] Ce fut le cas du vicaire de N. S. da Piedade do Lagarto, Sergipe. João Baptista de Carvalho Daltro, en janvier 1886. Voir la lettre de Daltro à l'archevêque D. Luís Antônio dos Santos, cité par Calasans, « Canudos não euclidiano », p. 6-7.

[38] Voir Sílvio Romero, *O vampiro do Vaza-Barris : intermezzo jornalista em resposta ao vigário Olympio Campos. Complemento ao optusculo « A verdade sobre o caso de Sergipe »* (Rio de Janeiro, 1895) (le « vampire de Vaza-Barris » était Olympio Campos, et non Conselheiro). Voir également Romero, *Estudos sobre a poesia popular do Brasil*, 2^e ed. (Petrópolis, 1977), p. 41 (première parution en 1888). Également Calasans, « Canudos não euclidiano », p. 4.

[39] Durval Vieira de Aguiar, *Descrições práticas da província da Bahia* (Salvador, 1888), p. 76. Calasans affirme que da Cunha a lu le livre d'Aguiar et en a utilisé une partie sans consulter sa source « Canudos não euclidiano », p. 7).

[40] Lettres à *A República*, citées sans dates par Calasans, « Canudos não euclidiano », p. 11.

[41] Lettres à *A Notícia* (Aracajú), 28-29 janvier 1897.

[42] Voir J. C. Pinto Dantas, Júnior, *O Barão de Geremoabo (Dr. Cícero Dantas Martins), 1838-1938* (Salvador, 1939), p. 9-22. Dantas Martins préférait utiliser son titre de noblesse impérial (Barão de Jeremoabo) ou le titre que lui donnait son diplôme de droit (*Bacharel* Dantas Martins). S'il n'avait pas été noble, on l'aurait probablement connu comme *coronel*.

[43] Eul-Soo Pang, *Bahia in the First Brazilian Republic : Coronelismo and Oligarchies, 1889-1934* (Gainesville, 1979), p. 56-59. Pour une analyse détaillée de l'économie politique du Nordeste rural à la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième, voir Linda Lewin, *Politics and Parentela in Paraíba : A Case Study of Family-Based Oligarchy in Brazil* (Princeton, 1987).

[44] Les circonstances auxquelles faisaient face le gouvernement national conspirèrent également contre Conselheiro. Le Président Prudente de Moraes reprit son poste après une longue maladie

seulement quelques jours après l'annonce de la défaite de la troisième expédition et de la mort de son commandant, le colonel Moreira César. Cela conduisit à de violents mouvements antimonarchistes et conforta les partisans d'une victoire totale, sans pitié pour les vaincus. Voir June E. Hahner, *Civilian-Military Relations in Brazil, 1889-1898*, 2^e éd. (Columbia, SC, 1971), p. 170-177. Voir également Pereira de Queiroz, *O messianismo*, p. 203-219 ; Pang, *Bahia in the First Brazilian Republic*, p. 59-60 ; Barão de Jeremoabo (Cícero Danitas Martins), « Antônio Conselheiro », *Jornal de Notícias* (Salvador), 4-5 mars 1897.

[45] La Loi de 1891 sur le mariage a aussi été largement mal comprise. La légitimité étant un critère de statut social, beaucoup de femmes qui autrement auraient été légalement mariées du fait de leur passage à l'église risquaient désormais, au regard de loi, d'être considérées comme les mères d'enfants illégitimes. Aux yeux de beaucoup, cela encourageait l'abandon d'épouse, ce qui contrevenait gravement aux mœurs des catholiques puritains de l'arrière-pays. Je remercie Linda Lewin d'avoir souligné ce point.

[46] Manoel Benício, *O rei dos jagunços* (Rio de Janeiro, 1899), p. 163. Ce livre a paru trois ans avant *Os sertões* et a été, d'une certaine façon, un modèle pour da Cunha.

[47] *RB*, p. 141-142.

[48] Les classes possédantes ont le plus souffert de la nouvelle loi car, sans mariage civil, leurs enfants ne seraient plus jugés en mesure de diviser leur patrimoine comme des héritiers légitimes. Les petits propriétaires terriens comme ceux de Canudos ont été très touchés.

[49] Pang, *Bahia in the First Brazilian Republic*, 58 ; della Cava, « Brazilian Messianism », 412-423. Voir également Antônio F. Moniz de Aragão, *A Bahia e os seus governadores na República* (Salvador, 1923), et Montenegro, *Antônio Conselheiro*, p. 44 et Dante de Mello, *A verdade sobre os sertões (Análise reivindicatória da campanha de Canudos)* (Rio de Janeiro, 1958), notamment le chapitre 5.

[50] Durval Vieira de Aguiar, lettre au *Jornal de Notícias*, 13 juin 1893.

[51] Maximiano José Ribeiro, lettre au *Jornal de Notícias*, 16 juin 1893.

[52] Voir Calasans, « O *Diário de Notícias* e a campanha de Canudos », *Universitas* (Salvador), 18 (septembre-décembre 1977), p. 89-96.

[53] Montenegro, *Antônio Conselheiro*, p. 44 ; della Cava, « Brazilian Messianism », p. 413, note 37.

[54] Un chroniqueur a même prétendu que les pauvres habitations faites de boue et de paille qui couvraient les pentes du *morro* Favela sont à l'origine du mot *favela*. Voir Levy, « Crentes e bandidas », p. 42.

[55] Communication du vicaire d'Itu, 1898, archives de la curie, Salvador.

[56] Manoel Jesuino Ferreira, *A provincia da Bahia : Apontamentos* (Rio de Janeiro, 1875), p. 36, 64, 119.

[57] *RB*, p. 142.

[58] *O Estado de São Paulo*, 14 septembre 1897, cité par Cândida Pereira da Cunha et Ilana Blaj, « A urbanização em Canudos como decorrência da necessidade de defesa », *Anais do VII Simpósio Nacional dos Professores Universitários de História* (São Paulo, 1984), p. 497.

[59] *RB*, p. 164-165. Putnam note que le récit de da Cunha ressemble de près au rapport du frère

Monte Marciano publié à Salvador par la curie. Voir *Relatório apresentado pelo Revd. Frei João Evangelista de Monte Marciano ao arcebispado da Bahia sobre Antônio Conselheiro e seu séquito no arraial dos Canudos* (Salvador, 1895).

[60] Il ne présente aucune preuve à l'appui.

[61] *RB*, p. 166-167.

[62] De Monte Marciano, *Relatório*, p. 7.

[63] *Ibid.*, p. 5.

[64] *Ibid.*, p. 7. Le document fut visiblement révisé par des responsables du diocèse, ne serait-ce que pour en corriger l'orthographe, le missionnaire italien l'ayant rédigé dans un portugais approximatif.

[65] Voir également Gregório de S. Mariano, « Os capuchinhos na Bahia », I Congresso de História da Bahia, *Anais* (1950), p. 273-283.

[66] De Monte Marciano, *Relatório*, p. 4.

[67] Euclides da Cunha, *Canudos e inéditos. Diário de uma expedição* (Rio de Janeiro, 1939), p. 79.

[68] Calasans, « Canudos não euclidiano », p. 17.

[69] *Missão abreviada* comportait des expressions proches de cinq préceptes jansénistes condamnés par le Vatican, notamment la doctrine du salut individuel et un sens exagéré du péché individuel. Voir *Missão abreviada para despertar os descuidados, converter os pecadores e sustentar o fruto das missões* (Porto, 1873), notamment les pages 198-199, 399, 468, et Pessar, « Unmasking the Politics of Religion », p. 261.

[70] Il se peut que les deux livres soient de la main de Leão de Natuba, ou Leão da Silva, scribe et secrétaire personnel de Conselheiro. Voir Calasans, « Canudos não euclidiano », p. 18, qui fait référence aux « Apontamentos dos preceitos da Divina Lei de Nosso Senhor Jesus Cristo, para a salvação dos homens » (1895), dont l'original est conservé au Núcleo do Sertão, Centro de Estudos Bahianos, Salvador ; voir également p. 76. Les deux ouvrages sont probablement authentiques. S'il s'agissait de faux, ils contiendraient sans doute des éléments jugés plus explosifs. Ce sont des livres de prières typiques de l'époque, mais soigneusement recopiés à la main sur du parchemin.

[71] Antônio Vicente Mendes Maciel, « Prédicas e discursos de Antônio Conselheiro » (titre attribué plus tard), paragraphes 542, 607-608, 619, 656-667. Le manuscrit a été récupéré par João de Sousa Pondé, jeune officier médecin et membre du groupe dépêché pour exhumer le corps de Conselheiro, qui remit le document à son ami Afrânio Peixoto, lequel le céda à Euclides da Cunha. Ses héritiers le donnèrent en 1973 à Ataliba Nogueira.

[72] Réimprimé dans Ataliba Nogueira, *Antônio Conselheiro*, p. 55-181 ; voir aussi Calasans, « Canudos não euclidiano », p. 18-19.

[73] Voir Aristedes Milton, « A campanha de Canudos. Memoria lida no Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro », *Revista Trimensal do Instituto*, LXIII, partie II (1902), p. 33-35, cité par Ataliba Nogueira, *Antônio Conselheiro*, p. 16-17.

[74] Della Cava, « Brazilian Messianism », p. 414, qui cite Montenegro, *Antônio Conselheiro*, p. 48-49.

[75] Entretien, Gouverneur Luiz Vianna, in *Gazeta de Notícias* (Rio de Janeiro), 7 août 1897, p. 1.